

Un bug égotique

Le monde de l'entreprise est le théâtre de bien des confrontations et de missions éprouvantes, des bugs en tout genre. De jeux, même. La convention du travail prévoit une visite médicale à l'attention des salariés. La santé et le bien-être restent prioritaires. Mais un étrange paradoxe subsiste : l'entreprise ne parvient pas à déceler les bugs relationnels, malgré la capacité analytique d'un égotisme bien présent... Égotisme rimerait-il avec égoïsme ?

Je me prénomme Patrick. Ce matin, j'ai rendez-vous avec le médecin de l'entreprise. Rien de grave. La loi du travail oblige le salarié à une visite médicale annuelle. Je me prépare tranquillement. Je dois partir dans cinq minutes. L'an dernier, il est vrai, on a diagnostiqué une hypertension chez un collègue travaillant au service comptable. Parvenu à un stade critique, il ne s'en rendait plus compte. Le médecin lui prescrivit une semaine d'arrêt. Je ne l'ai cependant revu que deux mois plus tard. Le pauvre ! Effleurer la pensée de l'hypertension le stressait déjà. Il ne s'en sortait pas. Les nombreuses visites de contrôle le minaient encore plus. En « bon geek », il passait son temps à chercher les meilleures applications et divers mesureurs de tension sur le Web. Il utilisait constamment son smartphone comme outil d'auscultation personnelle ! Systématiquement, sa pression artérielle passait donc en hypertension, si bien qu'il renouvelait une semaine d'arrêt. Un cercle vicieux. Cela a finalement duré deux années avant qu'il soit déclaré inapte au travail.

Moi, je suis contrôleur de gestion au sein de l’entreprise Gérard. La société compte parmi les plus gros transporteurs sur le plan national. Son siège social est à Valence. Elle embauche plus de deux mille trois cents salariés et dispose d’une flotte de plus de quatre cent cinquante camions. Mon charismatique patron, Pierre-André Gérard, est le petit-fils du fondateur. Il gère l’entreprise d’une main de fer dans un gant de velours. Le fer est au contact des employés. Sa garde rapprochée et la clientèle bénéficient, quant à elles, du velours. Enfin, garde rapprochée... Il faut éviter la guerre! La garde deviendrait rapidement une compagnie de poules complètement folles. Un gallinacé se démarque tout particulièrement : Kevin, le directeur des ressources humaines! En voilà, une vedette! Kevin s’est perdu dans l’entreprise Gérard, après une expérience de mannequin *low cost* pour la chaîne de prêt-à-porter *Devred*.

C’est le genre de gars qui sourit quand on le regarde, et qui reprend son air con dès qu’on détourne les yeux. Insupportable à vivre. On a l’impression de parler à un phasme hypocrite d’un mètre soixante-dix.

Je me souviens d’un matin de décembre, l’an dernier. En sortant d’une scierie nocturne, enfin une discothèque spécialisée dans l’enterrement de vie de garçon, une affreuse gueule de bois s’empara de moi. À 6 heures du matin, j’eus vraiment la sensation de quitter mon propre enterrement. À 10 heures, planté devant la machine à café, je sommai mes mains de réaliser deux tâches urgentes. L’une eut la responsabilité de faire dissoudre dans un verre un comprimé Efferalgan 1 000 mg. Le petit bouillonnement

produit dans l'eau me fit mal à tête. L'autre main inséra une pièce de monnaie dans le juke-box. Non, dans la machine à café. Le DJ de la discothèque m'avait-il suivi à la cafétéria ? J'en eus l'étrange sensation. Durant quelques minutes, ma perception des cinq sens disparut. Je peinaï à trouver la touche « café court ». Kevin, assis à la table centrale, me toisa avec un petit air de chacal affamé du haut de son tabouret :

« Alors, Patrick, t'as pas l'air en forme ! »

Je ne répondis pas, par stratégie d'évitement du classique :

« Monsieur, j'insiste pour en prendre une ! »

« Non vraiment, tu devrais faire gaffe. Je peux te dire que si on voit quelqu'un affaibli sur son lieu de travail, on se pose des questions. »

Je ne répondis toujours pas dans l'espoir d'entendre son téléphone sonner. Il aurait ainsi disparu, tel un démon qui, en quête de sa proie, abandonne et rentre bredouille. Mon café mit une éternité à remplir le gobelet. La scène fut surréaliste, donnant l'impression d'une vie au mouvement ralenti. Juste derrière moi, une présence invisible me harponna. La machine me livra gentiment le café. Kevin escagassa à nouveau son interlocuteur :

« Patrick ? Patrick, allô ? »

Je décidai de rompre mon silence, tout en manipulant la machine.

« Quoi, Kevin ? Tu peux me laisser tranquille avec tes conneries ?

– Eh oh, dis donc ! Je suis DRH. C'est normal que...

– C'est normal que tu me les casses ? l'interrompis-je.

– Je trouve que tu te permets...

– Tu ne trouves rien du tout. Tu me laisses tranquille. »

Je tentai de m'exfiltrer de la cafétéria pour écouter cette discussion hautement spirituelle avec l'ex-mannequin de

l’enseigne Devred. Mais Pierre-André déboula au même moment.

« Kevin, je vous cherchais. Où est la liste mensuelle des accidents du travail ? J’ai un *call* dans cinq minutes avec l’Inspection du travail et je n’ai pas les informations. Bougez-vous !

— Oui Monsieur Gérard. Je suis venu voir Patrick. Il vient de me dire qu’il ne se sent pas bien. »

Sur le point de me barrer, j’anticipai un costard taillé sur mesure par mon adversaire, le phasme. Je stoppai net.

« Qu’est-ce qui se passe Patrick, vous allez bien ? » lança Pierre André.

Avant de répondre, mon esprit me rappela à une certaine prudence par l’analyse. Saloperie de Kevin. Je n’avais pas envie de ça. Mais bon, Pierre-André, je me méfiais. L’ours avait l’air bienveillant. Je le savais bien capable, un jour ou l’autre, de m’arracher un membre. Exsangue et seul dans un couloir de l’entreprise, je n’aurais reçu aucun soin de quiconque. Je ne me faisais aucune illusion. L’an dernier encore, une conversation avait mis un peu d’animation dans cette même cafétéria. Un gars, en période d’essai, avait cru bon de lui répondre sèchement. Il lui avait en effet adressé une remarque concernant sa posture, quelque peu « avachie » à l’accueil de l’entreprise. Le jeune lui avait rétorqué que rien ne l’obligeait à la posture du légionnaire, dans un garde-à-vous permanent. Le soir même, il se connectait sur LinkedIn pour trouver un autre job. Sans avoir à passer par la « case » prud’hommes !

J’osai enfin ma réponse :

« Oui ça va. Un peu fatigué, mais rien de grave... »

Le phasme de chez Devred surenchérit :

« Moi, non, je n’ai pas l’impression. J’essaie de savoir ce qui se passe. Patrick ne me répond pas, il est figé devant la machine à café. »

L’ambiance inaugura en un éclair une nouvelle ère glaciaire.

« Kevin, il ne se passe rien.

— Ah bon ? Moi, je fais juste mon travail. Je veux vérifier que tu te sens bien, c’est tout !

— Bon Kevin, vous venez ? J’ai besoin de ce document, maintenant ! »

Kevin réussit donc à instrumentaliser mon mal de tête, à cette fin utilitaire : justifier sa présence en tentant de me « sectionner » la carotide. En rejoignant mon bureau à l’étage, j’en tirai une conclusion. Dans une entreprise, des Kevin, il y en avait à tous les coins de cafétéria. Qu’il fallait s’en méfier, autant que les enterrements de vie de garçon. La garde rapprochée de Pierre-André comptait deux ou trois personnes du même acabit. Le groupe avait la même propension à s’inviter dans tous les événements de l’entreprise. Cette indécente manière d’agir garantissait sa bonne image aux yeux de la hiérarchie.

Delphine, notre directrice financière, montrait également des compétences particulières dans ce « management participatif ». Jusqu’à l’incident informatique, en tout cas. Il y a quelques mois, une réunion se tenait avec le staff directionnel. Ce jour-là, ma mission consistait à présenter un tableau trimestriel de performances. Delphine, qui ouvrit la réunion, parlait d’une voix nasillarde, voire « nazi-yard » :

« Bien ! La réunion peut commencer ! »

Une quinzaine de collaborateurs étaient présents, parmi les services commerciaux et exports.

« Je tiens à remercier Pierre-André pour sa présence. En tant que directrice financière, il me paraît important

d’organiser régulièrement ces rencontres, dans les conditions les meilleures, et en utilisant les supports numériques modernes. Diaporamas entre autres! Nos équipes doivent être au top! Par conséquent, nos rencontres de performance doivent être au top! Et une DAF sait que...

— Bon, on ne va pas y passer la journée. »

Interrompue par l’ours, elle activa son introduction. Elle se tourna vers moi, comme un serpent rampant change de direction en sifflant :

« Oui, bien sûr, Pierre-André. Patrick, la présentation Powerpoint, les chiffres... ».

Je savais que ma présentation était parfaite et qu’elle allait plaire. Je l’avais bien bossée toute la semaine précédente. C’était réussi d’avance. Pierre-André apprécierait. Par conséquent, aucun emmerdement pour moi dans les jours à venir! Rétroprojecteur allumé, lumière tamisée dans la salle de réunion, je cliquai sur l’icône du dossier « *présentation trimestrielle direction* ». Soudain, l’ordinateur se mit à « ramer ». Quelque chose activa simultanément une autre application...

Impossible pour moi d’intervenir. Perturbé par le fichier encore cadencé, j’adressai un regard gêné à Pierre-André et à Delphine. Je souris du bout des dents. Les yeux du serpent me fixèrent farouchement. Son regard fut digne de la « faucheuse » déterminée à faire tomber une tête. La mienne risquait l’échafaud. Dix secondes d’une panne « persistante » suffirent pour me condamner sans autre forme de procès, plus juste. Pierre-André afficha un sourire amusé. Face à un grand écran numérique vidé de son contenu, cinq secondes peuvent paraître extrêmement longues à vivre. Cependant, un mystérieux message fit patienter notre réunion spéciale « performance ». Mystérieux certes, mais explicite tout de même! Ce jour-là,

la performance excella dans l’art de la mise en scène. Les participants virent en effet ces mots s’afficher sur l’écran : « Ceci est un fichier piraté, amusons-nous ! » Comme dans tout diaporama de qualité professionnelle, un texte doit être enrichi d’une belle illustration. Sur le fond, celui de notre réunion ne dérogea pas à la règle... Mais le problème de la forme nous apparut brutalement, comme un affichage format 4/3 en pleine rue : une photo de Delphine s’inséra subtilement dans le montage. Notre directrice financière posait seins nus, une chope de bière à la main. L’autre main faisait un doigt « d’honneur » au spectateur. Une sidération générale s’installa lourdement dans la salle. Un air particulièrement lourd en cet instant. Une sorte « d’entrouvert » sur l’inconnu apparaissait. Je tentai frénétiquement de fermer ce fichier infecté et maudit. Delphine eut du mal à dissimuler sa volonté de me décapiter en pleine réunion et sa lutte pour quitter cette scène cauchemardesque. Pierre-André fut surpris de son érection quasi immédiate, réflexe conditionné par la nudité et la posture provocante de sa DAF. Incrédules, les autres collaborateurs retinrent autant que possible les prémisses de ce qu’on faillit nommer le fou rire du siècle.

« Mais éteignez-moi cette merde d’ordinateur ! hurla Delphine, folle de rage.

– Oui, j’essaie..., bredouillai-je.

– Ben pourquoi ? C’est une belle introduction pour les commerciaux ! » argumenta Pierre-André en s’esclaffant.

Le responsable du bureau de Paris, assis à ma gauche, ne put s’empêcher d’en rajouter :

« Delphine, tu donnes de ton corps, par tous les saints, dans cette direction financière ! »

L’adjoint à la communication, rit aux larmes : « Dis donc, moi, je pense que toutes les réunions devraient se faire comme ça. Santé ! »

Le délire ambiant, empreint d'une légère pitié à l'égard de mon funeste avenir professionnel, atteignit son paroxysme sur ce lâcher de phrase :

« Delphine, on se parle après la réunion ? »

La proposition, accompagnée du clin d'œil parfait, déclencha l'hilarité générale. Je n'eus pas le temps de vérifier l'ouverture d'un autre fichier. Delphine saisit mon ordinateur portable et le jeta contre le mur comme un disque volant « frisbee monovol ». L'ordinateur se brisa contre le climatiseur, près de la porte d'entrée. Pierre-André quitta la salle en hurlant de rire aussi : « Rappelez-moi quand vous serez prêts ! »

La salle de réunion fut bientôt vide. Delphine, rouge de colère, m'adressa cette parole en sortant :

« À tout à l'heure. J'ai une bonne surprise pour vous aussi. »

Comme je m'y attendis, la directrice financière m'envoya dans la semaine un courrier pour « faute grave et humiliation causée à un supérieur hiérarchique ». Un « conseil de discipline » eut lieu le lendemain, par contumace. À ma décharge, Pierre-André rappela à Delphine que je n'étais pas responsable des incidents informatiques et dédramatisa les faits. Il y avait plus grave selon lui. Je repris mon poste après la mise à pied, mais c'est sans surprise que mes rapports avec Delphine ne furent plus jamais les mêmes. Avec d'autres, me virer devint alors son obsession. Kevin faisait partie du clan des exécuteurs.

Je pensais que le temps ferait son œuvre et qu'elle oublierait. Eh bien, pas du tout. Rien n'y fit. Acharnée, Delphine réussit à convaincre trois autres managers de me « régler mon compte ».

Un soir, Pierre-André retrouva sa voiture maculée de sang. Cinq poulets avaient été décapités et vidés sur la carrosserie. Sur le pare-brise, quelqu'un avait écrit une

phrase en lettres de sang : « Après ma blague pour Delphine, ma blague pour Pierre-André ! »

Comble de la malchance, l'ours n'avait déjà pas passé une bonne journée. Le lendemain, son passage en furie dans les services contraignit très rapidement l'auteur des faits à se dénoncer. Un pauvre stagiaire, petit protégé de notre buveuse de bière, cracha en effet le morceau.

« C'est moi, m'sieur, c'est moi. J'ai vidé les poulets. C'est Delphine, elle voulait qu'on pense que c'est Patrick...

– Dehors, abruti ! Tu n'as pas besoin de passer à la comptabilité, tu y es déjà ! Mais demain, je ne veux plus te voir. »

Pour la deuxième fois, Delphine fut la honte de l'entreprise. Son ego en avait encore pris un coup. En revanche, il n'y eut aucune érection par réflexe conditionné du côté de Pierre-André. Son avenir devint gris. Et voilà « mon » Kevin qui, aujourd'hui, ose une nouvelle tentative expiatoire.

Au troisième étage, arrivé à l'infirmierie, je m'installe en salle d'attente. Certains souvenirs me hantent encore. Je consulte mon iPhone. Je vois une ombre passer devant la fenêtre. Tiens, c'est bizarre... S'agit-il d'un nuage, d'un gros oiseau ? Puis des hurlements montent de la rue. Je me précipite à la fenêtre, en évitant de percuter le médecin qui, paniqué, dévale les escaliers. Des gens s'agglutinent sur le trottoir, autour d'un corps qui gît dans une mare de sang. Delphine vient de se défenestrer.

Une nouvelle victime des bugs informatiques et égotiques. D'un bug érotique, aussi ?